

Les “écrivains de filles” et le débat sur la prostitution

Marjorie ROUSSEAU-MINIER
Université de Tours

ABSTRACT

Prostitute stories flourish in a context which witnessed the birth and the heightening of protest against the regulatory system of prostitution which had come from across the Channel with Joséphine Butler. Voices are heard rising against the persecution of street girls, against the abusive arrests by members of the vice squad (“police des mœurs”). But what about the novelists of prostitution? In the years 1876-1877, Huysmans and Goncourt published their first novels devoted to official prostitution, during the open contesting of regulated prostitution. The same situation can be identified in 1879 with the serial publication of Zola’s Nana in Le Voltaire, an event which coincided with Yves Guyot’s second and much more violent abolitionist campaign, instigating the same passionate outpouring of public opinion in July of 1879, as in October of 1878. This coincidence is not emphasized enough in literary history or in literature on this burning topic, a point which confirms the insight put forward in this article that these French novelists could not have been unaware of the significance of the concurrent events. However, very few passages in their works witness to this contemporary situation, in contrast to the works of their Spanish colleagues of the same period.

Les récits naturalistes de la prostituée fleurissent dans un contexte qui voit naître et s’épanouir la contestation du système réglementariste tout droit venue d’outre-Manche en la personne de Joséphine Butler. Des voix s’élèvent contre les persécutions des filles des rues, contre les arrestations parfois violentes et abusives de la police des mœurs. Des personnalités comme Victor Hugo prennent publiquement position sur le sujet. L’écrivain romantique dénonce par ailleurs à plusieurs reprises la prostitution dans son œuvre: “on dit que l’esclavage a disparu de la civilisation européenne. C’est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s’appelle prostitution,”¹ écrit-il dans *Les Misérables*, en 1862. Mais qu’en est-il des “écrivains de filles,” comme les surnomme Ernest Raynaud² dans son célèbre article du même nom, qui vise plus particulièrement Huysmans, Edmond de Goncourt et Émile Zola? Dès les années 1870, à travers *Marthe, histoire d’une fille* (1876), *La Fille Élisa* (1877) et *Nana* (1880), la prostituée des rues et des bordels devient le centre des attentions littéraires, et son personnage fournit, en pleine élaboration de l’esthétique naturaliste, un terrain d’expérimentation privilégié. Le roman de la prostituée devient le fer de lance d’une esthétique nouvelle. Le personnage de la fille des rues se construit comme “héroïne” romanesque au moment même où les revendications abolitionnistes atteignent leur apogée en France, à partir des années 1876. La coïncidence surprenante entre la publication de ces œuvres et les moments forts de la campagne abolitionniste française attire l’attention et confirme l’hypothèse que ces romanciers français ne pouvaient décidément pas ignorer le débat en cours. Au moment même où la réalité vient réclamer le droit de siéger en littérature, sous l’apparence de la fille des rues, et où le féminisme tente de s’affirmer davantage au sein de l’espace public, qu’en est-il alors de

¹ Voir début du chapitre XI intitulé “*Christus nos liberavit*.”

² Ernest Raynaud, “Les écrivains de filles,” *Mercure de France* 1.7 (juillet 1890): 231-38.

ce débat sur la prostitution au sein de ces œuvres de fiction naturalistes?³ Nous commencerons par rappeler brièvement le contexte de la naissance de l'abolitionnisme en Angleterre et en France à partir des années 1860, afin de mettre en évidence l'entrelacement intime de deux chronologies: celle de l'apogée des campagnes abolitionnistes d'Yves Guyot⁴ en France et celle de la parution des premiers récits de filles naturalistes. Nous interrogerons dans un second temps ces mêmes récits – *Marthe, histoire d'une fille*, *La Fille Élisa* et *Nana*, principalement – à la lumière des arguments du débat abolitionniste, pour constater finalement le peu d'engagement des romanciers français sur ce sujet, contrairement à leurs confrères espagnols tels que Eduardo López Bago à la même époque.

Devant un système réglementariste en difficulté, qui se trouve confronté à une explosion de la prostitution clandestine et se voit incapable d'endiguer efficacement la propagation de la syphilis, les abolitionnistes donnent de la voix et se font entendre à partir des années 1870 en Europe. Après la courte parenthèse que la Commune produisit en France dans l'histoire du réglementarisme, par la proclamation temporaire de la fermeture des maisons closes et de l'abolition du bureau des mœurs parisien, les revendications abolitionnistes atteignent leur apogée entre 1876 et 1884.⁵ Toutefois, ne nous y trompons pas: contrairement au prohibitionnisme, l'abolitionnisme ne demande pas la fin de la prostitution mais celle du système réglementariste, c'est-à-dire la fin des maisons de tolérance et des filles encartées. Notons ici ce singulier utilisé pour désigner un mouvement abolitionniste masquant des argumentations et des discours très divers, d'ordre moral, juridique, politique ou encore sanitaire, qui, pendant un temps cependant, sauront s'allier pour mieux se faire entendre.

La contestation s'appuie principalement sur deux phénomènes très différents: le développement des mouvements féministe et anarchiste, mais aussi et surtout, la dissémination de nouvelles études médicales visant l'insuffisance des mesures hygiénistes pour endiguer l'épidémie des maladies vénériennes. Des médecins, tels que le Dr Armand Després ou un peu plus tard, Louis Fiaux, soulignent l'échec du réglementarisme dans ce domaine. Dès 1870, le Dr Armand Després fait paraître une brochure ayant pour titre: *Est-il un moyen d'arrêter la propagation des maladies vénériennes? Du délit impuni*.⁶ Il y met en évidence l'échec de la police des mœurs et des dispensaires à endiguer l'épidémie et dénonce l'absence de contrôle sanitaire des clients de la prostitution qui ramènent la maladie chez eux en toute légalité et contribuent ainsi impunément à la propagation du mal. Il ira jusqu'à proposer une loi destinée à imposer une peine de prison à toute personne convaincue d'avoir transmis en connaissance de cause une maladie à autrui. On en est alors aux prémises de la remise en cause du système réglementariste.

La contestation prend également de l'ampleur en Angleterre, où, au début des années 1870, Joséphine Butler se mobilise contre la récente instauration des trois *Contagious Disease Acts* de 1864, 1866 et 1869, qui introduisent le contrôle médical des prostituées dans quelques lieux ciblés comme les ports, dans un premier temps, puis de manière plus généralisée, dans les grandes villes. Clairement issue du milieu protestant anglo-saxon, son argumentation en faveur de l'abolition de la prostitution, rencontre vite échos et mobilisation. Les débuts de l'abolitionnisme prennent alors naissance en Angleterre autour de cette figure de proue qui décide à partir de 1874 d'élargir sa campagne au niveau international et de partir en croisade

³ Cette étude prolonge et approfondit une réflexion qui a été amorcée dans un article précédent. Voir Marjorie Rousseau, "Exhibition de la marginalité et déviance du discours: les récits de la prostituée des années 1880 en France et en Espagne," *TRANS*- 13 (2012), Web 27 oct. 2014 <<http://trans.revues.org/541>>.

⁴ Pour plus d'informations sur Yves Guyot, nous renvoyons à l'article de Yannick Ripa: "Yves Guyot, un féministe incorrect," in éds. Florence Rochefort et Éliane Viennot, *L'Engagement des hommes pour l'égalité des sexes (XIVe-XXe siècle)* (Saint-Etienne: Presses de l'Université de Saint-Etienne, 2013) 25-45.

⁵ Nous reprenons ici les dates d'Alain Corbin in *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution (XIXe et XXe siècles)* (Paris: Aubier Montaigne, 1978) 315.

⁶ Armand Després, *Est-il un moyen d'arrêter la propagation des maladies vénériennes? Du délit impuni. Par le Dr Armand Després* (Paris: J.-B. Baillière, 1870).

dans différents pays d'Europe. En 1876, ses revendications sont condensées dans un ouvrage rédigé en français, *Une voix dans le désert* où elle dénonce la mise en esclavage de la femme, et démontre l'injustice et l'immoralité de ce système réglementariste qui encourage le vice, est inefficace sur le plan sanitaire, et même illégal de par l'atteinte aux libertés individuelles qu'il implique. Joséphine Butler entre en contact avec Victor Schoelcher et Louis Blanc ou encore avec Victor Hugo et Jean Jaurès, autant de personnalités françaises qu'elle veut rallier à sa cause.

L'abolitionnisme de Butler s'appuie et s'inscrit dans une démarche à la fois morale et protestante, qui entend sauvegarder la moralité au sein de la famille et qui condamne toute relation extra-conjugale. Elle vise donc à terme l'abolition même de la prostitution, ce qui n'est pas le cas de la plupart des tendances françaises qui soutiennent néanmoins la campagne de Butler. La "croisade" de Joséphine Butler trouve en effet des échos chez les féministes avec qui elle partage certaines revendications, comme notamment la philosophe féministe française, Maria Deraismes, pour qui les maisons closes sont des concessions aux exigences masculines. Elle trouve aussi des soutiens chez les libéraux français, et tout particulièrement chez Yves Guyot, qui mènera en France un véritable combat abolitionniste et contribuera à la dissolution de la police des mœurs en 1881. Cet homme politique et journaliste français est conseiller municipal de la ville de Paris de 1874 à 1884, puis député d'extrême-gauche du département de la Seine à partir de 1885. En tant que républicain libéral, Guyot réclame l'abolition du réglementarisme afin d'affranchir les prostituées, de faire respecter leurs libertés individuelles, et de désengager l'État de la régulation de la sexualité privée. Grand défenseur des principes de 1789, il estime en effet que le réglementarisme, tout particulièrement par le biais de la police des mœurs qui ne s'intéresse qu'aux prostituées, ne respecte pas les droits de l'homme et leur principe d'universalité.

Les dates des deux campagnes abolitionnistes lancées par Guyot sont si étroitement liées aux dates de parution des récits de fille, qu'elles nous amènent à faire le point sur ces deux chronologies de l'histoire et de la littérature, dont la remarquable concomitance n'a guère été mise en évidence jusqu'ici. L'année 1876, qui marque l'apparition de récits naturalistes consacrés aux filles – *Marthe, histoire d'une fille* de Huysmans paraît à Bruxelles en septembre 1876; Edmond de Goncourt termine en décembre 1876 la rédaction de *La Fille Élisa* qui marque aussi le début de la campagne abolitionniste française. L'année où paraît *Une voix dans le désert* de Joséphine Butler, est également l'année où Albert Caise, l'un des fondateurs du *Journal des Femmes*, adresse sa pétition pour l'"Abolition de la prostitution en France et [la] suppression de la police des mœurs"⁷ aux députés et sénateurs. Dès novembre 1876, par le biais d'un article très polémique stigmatisant les abus de la police des mœurs, Yves Guyot lance dans le journal des *Droits de l'homme* sa première "guerre de presse" contre les institutions en charge de la prostitution.

La campagne de Guyot se poursuit en 1877 et reçoit le soutien de Joséphine Butler, qui se déplace à Paris en janvier pour commencer une tournée outre-Manche préparée par des tracts. Plusieurs réunions privées et publiques seront organisées pour sensibiliser l'opinion. Pour Yves Guyot, qui a dénoncé publiquement les rafles et arrestations musclées et arbitraires du bureau des mœurs, cette première campagne se termine sur un séjour en prison en mai 1877, pour outrage aux agents des mœurs. Cette levée de boucliers contre le réglementarisme aboutit en septembre 1877 au premier congrès international pour l'abolitionnisme, organisé à Genève, à l'appel de la Fédération anglaise: c'est la naissance de la Fédération Abolitionniste Internationale (F.A.I.) contre la prostitution réglementée. Remarquable coïncidence, Huysmans et Goncourt font paraître leurs premiers romans français consacrés à la prostitution officielle, en

⁷ Albert Caise, *Abolition de la prostitution en France et suppression de la police des mœurs (pétition)* (Paris: Imprimerie P. Worms, 1876).

pleine levée de boucliers contre le réglementarisme. Ainsi le roman *La Fille Élisa* paraît-il courant mars 1877, peu de temps après la venue en France de Joséphine Butler.

Même imbrication des chronologies littéraire et historique lors de la seconde campagne abolitionniste menée par Yves Guyot. Même constat étonnant concernant la publication de *Nana* et celle de *Marthe*, non plus en Belgique, mais en France cette fois puisque Zola commence son étude du milieu des filles au début de l'année 1878,⁸ et que *Nana* sera publié à partir d'octobre 1879. C'est à cette même date, alors que *Nana* s'annonce dans la presse depuis déjà plusieurs semaines et qu'une vive curiosité s'est créée autour de cette œuvre très attendue du chef de file naturaliste, que Huysmans fait paraître *Marthe* à Paris. Alain Corbin indique de son point de vue d'historien qu'"une nouvelle campagne, beaucoup plus violente, va passionner l'opinion d'octobre 1878 [date à laquelle Guyot reprend sa plume] au mois de juillet 1879."⁹ Cette campagne prend de nouveau la forme d'articles de presse, mais aussi de nombreuses conférences, que Guyot lui-même organise, ou auxquelles il participe. Elle trouvera son prolongement et son aboutissement en août 1879, avec la conférence publique de Butler à Liège, organisée par la fédération pour l'abolition de la prostitution réglementée et qui réunit des abolitionnistes de différents pays européens. Butler et Guyot y sont ovationnés. En 1882, Yves Guyot fait paraître le premier tome de ses *Études de physiologie sociale: La Prostitution*¹⁰.

S'il est évident, comme la chronologie le prouve, que les articles de Guyot n'ont pas décidé de l'écriture de *Marthe*, de *La Fille Élisa* et de *Nana*, la coïncidence entre la publication de ces œuvres et les moments forts de la campagne abolitionniste en France confirme l'hypothèse que ces romanciers français écrivaient pourtant en plein débat sur la prostitution. Yves Guyot faisait en outre partie des proches de Zola: *L'Assommoir* paraît en 1876 dans *Le Bien public*, un journal républicain radical fondé par Guyot cette même année. Zola y fait paraître différentes études littéraires courant 1876 et 1877 alors que Guyot est en pleine campagne de presse contre le système réglementariste. Pourtant, l'on ne trouve aucun écho de cette polémique sur l'abolitionnisme dans la production journalistique¹¹ zolienne de l'époque, y compris dans *Le Sémaphore de Marseille* où ce dernier publiait alors des nouvelles de la vie parisienne dans les domaines politique, artistique ou littéraire.

Qu'en est-il dans la fiction des écrivains de fille? Si la construction de leur personnage principal, de par leur caractère, de par leurs situations sociale et familiale, témoigne d'une réflexion réelle sur les causes de la prostitution,¹² il n'est cependant guère fait état de ce débat sur le statut de la prostitution. L'inefficacité des mesures hygiénistes qui reste le cheval de bataille commun à l'ensemble des argumentations s'opposant au réglementarisme, n'émerge pas dans la fiction: force est de constater l'absence totale d'évocation des visites médicales, dans *Nana*, *Marthe*, et même dans *La Fille Élisa* qui se veut pourtant une description précise et documentée du quotidien des filles à numéro, et qui ne répugne pas à entrer dans des considérations médicales. Ce silence interroge: était-ce entrer dans l'intimité des filles ou au contraire, conduire à la mise en cause de l'homme, du client, ce que se refusaient les romanciers? Les maladies vénériennes sont étrangement absentes de *Marthe* et de *La Fille Élisa*. La syphilis prendra pourtant une place grandissante dans l'œuvre postérieure de Huysmans, dont on retient souvent la formule de Des Esseintes, selon qui "tout n'est que syphilis." Edmond de Goncourt préfère décrire la visite du coiffeur à celle du médecin, alors qu'il connaissait

⁸ Émile Zola, *Nana*, in *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, vol. 2 (Paris: Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade) 1093-1485, 1663.

⁹ Corbin 327.

¹⁰ Yves Guyot, *La Prostitution, étude de physiologie sociale* (Paris: Charpentier, 1882).

¹¹ Henri Mitterand n'en fait aucune mention dans son ouvrage *Zola journaliste. De l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus*. (Paris: Armand Colin, 1962).

¹² Zola consacre également un article aux causes de la prostitution dans *Le Figaro* du 21 février 1881: "Comment elles poussent," cit. dans *Chroniques et polémiques II*, in *Œuvres complètes*, vol. 10 (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1970) 526-30.

très bien, et peut-être trop bien justement lui-même, les symptômes de la syphilis, pour avoir assisté à la lente déchéance de son frère, étape par étape. Était-ce la peur de la censure? L'évocation de cette obligation sanitaire pouvait cependant se faire sur le mode de l'ellipse et de la simple mention, et rester très chaste. La visite sanitaire s'installera très lentement comme un *topos* littéraire des romans de la prostituée, ainsi qu'on le constate dans un chapitre de *Chair molle* de Paul Adam, publié en 1884. La maladie et la visite du médecin qui déclare la fille syphilitique deviennent alors l'"événement perturbateur," si le terme convient encore pour ce type de récit: dans *Chair molle*, Lucie Thirache fait un séjour à l'hôpital et décide de sortir de la prostitution pour devenir couturière, une résolution de courte durée. Dans l'œuvre de Zola, la peur de la contamination de Nana inquiète, mais c'est davantage sur un plan symbolique et moral que médical. Nana ne rend personne "malade" à proprement parler. Sa petite vérole est l'image d'une corruption sociale qui se généralise, bien plus qu'un moyen de mettre en cause clairement les mesures hygiénistes du temps. La syphilis n'apparaît qu'en filigrane chez le personnage du marquis de Chouard ou lors d'une conversation autour de Bordenave: "Cette canaille de Bordenave ne crèverait donc pas? Ses sales maladies reparaissent et le faisaient tellement souffrir, qu'il n'était plus bon à prendre avec des pincettes."¹³

En outre, la dénonciation du statut d'exception de la prostituée au sein de la loi française constitue un autre angle d'attaque du discours abolitionniste. La fille qui s'encarte perd sa dignité humaine, perd ses droits et ses libertés les plus élémentaires. Edmond de Goncourt, Huysmans, Zola évoquent bien les abus de la police des mœurs, les arrestations arbitraires musclées, mais ceci paraît se rattacher à une spécificité française et faire partie de la représentation traditionnelle – pour ne pas dire "folklorique" – de la prostitution. Si la Marthe de Huysmans redoute de telles arrestations et que Zola, dans sa description détaillée d'une rafle évitée de justesse par Satin et Nana, insiste sur leur violence, faut-il pour autant en déduire une prise de position contre l'existence même du bureau des mœurs? Rien n'est moins sûr. En effet, dans un article sur les rafles des prostituées écrit pour *La Cloche*, le 28 août 1872, Zola évoque sans compassion le sort des filles galantes qui ont connu leur heure de gloire sous l'Empire et que la République oblige désormais à se montrer discrètes. La mise en scène de la rafle dans *Nana* se fait surtout l'écho des nombreux récits et témoignages parus dans la presse à ce sujet. "C'était une épouvante de la loi, une terreur de la préfecture, si grande"; "Saint-Lazare lui apparaissait comme une fosse, un trou noir où l'on enterrait les femmes vivantes, après leur avoir coupé les cheveux"¹⁴: cette peinture de la terreur de Satin face à la Préfecture évoque, par le biais de l'hyperbole, un lieu devenu mythique où elle ne s'est jamais rendue, bien plus que la dénonciation d'une réalité qui n'est pas ici condamnée.

Edmond de Goncourt exprime de son côté, de manière plus manifeste, cette injustice faite à la prostituée, lorsqu'il la décrit dans *La Fille Élisa* comme étant "hors du droit commun et sans défense et sans recours contre l'injustice"¹⁵ et qu'il évoque les séjours à Saint-Lazare au gré des contrôles de police. Il ne construit cependant pas pour autant de discours argumenté contre la préfecture de police ni même contre les tenancières des différentes maisons fréquentées par Élisa, et qui ne sont jamais présentées comme des exploiteuses dans l'âme. *La Fille Élisa* s'annonce comme un roman engagé, comme un roman à thèse, mais dirigé contre le système pénitentiaire auburnien. L'écrivain semble à première vue passer à côté du débat sur la prostitution pour se concentrer sur la prisonnière à qui l'on impose le silence continu. Élisa, après avoir été fille de maison, sera condamnée à vie à la prison pour le meurtre de son amant. La longue mise en parallèle créée par la composition établie dans le roman entre la prison et la prostitution, deux systèmes aboutissant à un même assujettissement et abêtissement des femmes, donne toutefois à réfléchir sur l'oppression sociale du genre féminin, et plus largement, sur

¹³ Zola, *Nana* 1291.

¹⁴ Zola, *Nana* 1315.

¹⁵ Edmond de Goncourt, *La Fille Élisa* (Paris: La Boîte à Documents, 1990) 77.

l'oppression exercée par la société sur les individus.¹⁶ Comme l'a démontré Barbara Giraud, les Goncourt cautionnent les discours médicaux sur la femme, "tout en se faisant inconsciemment les/le porte-parole des femmes contre les discours normatifs qui veulent les assimiler à des malades, des marginales."¹⁷ C'est ainsi que "le texte littéraire fonctionne sur deux niveaux: un niveau d'adhésion consciente au discours social et normatif à travers la médicalisation, et un niveau d'émergence inconscient qui exprime un discours clairement subversif sur la société."¹⁸ Ces réflexions se confirment au sujet de la prostitution: si la question de l'oppression féminine qu'impliquent les maisons closes est soulevée derrière un discours qui semble légitimer la prostitution officielle, il ne s'agit toutefois pas d'une argumentation sciemment organisée contre le système réglementariste.

Le roman s'annonce militant dès la préface, mais vise avant tout le système pénitentiaire. La maison de Bourlemont où Élisa fait ses débuts s'apparenterait presque au paradis sur terre, lors des beaux jours passés dans le jardin! On est bien loin d'un réquisitoire en règle à l'encontre de la prostitution officielle considérée comme un moyen d'exploitation humaine légitimée par l'État, et que Joséphine Butler, ou encore les anarchistes, stigmatisent.

La prostitution n'apparaît pas dans le récit français comme un objet de réforme explicite. Les Goncourt, Huysmans, tout comme Maupassant et bien d'autres, étaient de fins connaisseurs de l'univers prostitutionnel. Si la prostituée, par son existence même, est souvent montrée chez un Zola ou un Huysmans, comme un ferment de destruction sociale, la prostitution en soi ne constitue pas l'objet d'une réflexion politique réfléchie et argumentée dans leurs récits, comme si, à être trop exposé, exhibé, le phénomène sociopolitique en lui-même passait aux oubliettes. Une telle discrétion tant dans les œuvres que les contributions journalistiques témoigne de l'inexistence d'un vrai débat sur la question, si bien que ce lourd silence semble pouvoir se comprendre comme un refus de prendre position et comme une acceptation du réglementarisme. Alors que Maupassant chroniqueur "sembl[e] ignorer l'existence des filles soumises et des maisons de prostitution,"¹⁹ Maupassant romancier les met en scène très régulièrement, mais sans pour autant remettre en cause leur existence. Dans son ouvrage sur la représentation de l'amour vénal dans l'univers romanesque de cet écrivain, Noëlle Benhamou remarque que les nouvelles consacrées à la fille s'étendent surtout de 1880 à 1891, et se trouvent concentrées entre 1880 et 1884.²⁰ Son analyse examine différentes représentations de la prostituée, en mettant en avant le phénomène de mode dont profite l'auteur pour intéresser ses lecteurs et l'importance de la carnavalisation que permet le choix de ce personnage. La critique remarque notamment que "le nombre de prostituées imitant les bourgeoises dans l'œuvre de Maupassant est bien moindre que celui des bourgeoises s'essayant au métier de fille."²¹ Nulle condamnation donc de la prostitution ou du réglementarisme.

Nana prostituée mène les hommes et les femmes à leur ruine, désorganise la société, corrompt les êtres qu'elle fréquente, mais ne faut-il pas plutôt mettre cette influence néfaste sur le compte d'un métier qui semble aussi et surtout le symbole d'une société malade? Si Zola consacre plusieurs articles aux filles, ceux-ci, pas plus que sa fiction, ne portent guère trace de la polémique sur la prostitution à laquelle Yves Guyot prend activement part. Nous n'avons trouvé qu'un seul passage où Zola laisse entrevoir la prostitution comme un mal à

¹⁶ On renvoie notamment à ce sujet aux analyses de Michel Foucault, in *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (Paris: Gallimard, 1975).

¹⁷ Giraud 211.

¹⁸ Giraud 208.

¹⁹ Sarah Mombert, "Maupassant, le journal et les filles," *Médias 19*, éd. Guillaume Pinson, *Presse, prostitution, bas-fonds (1830-1930), Publications, Chroniques et littératures de la prostitution*, Web. 9 juin 2014 <<http://www.medias19.org/index.php?id=13398>>.

²⁰ Voir Noëlle Benhamou, *Filles, prostituées, courtisanes dans l'œuvre de Maupassant. Représentation de l'amour vénal* (Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion, 1997).

²¹ Benhamou 269.

éradiquer. Dans un article intitulé “De la moralité dans la littérature,” d’abord paru dans *Le Messager de l’Europe* en octobre 1880, Zola semble en effet appeler de ses vœux, non tant la fin du réglementarisme, que celle de la prostitution dans son ensemble: “désormais, puisque l’expérience nous rend maîtres des faits, c’est à nous de les empêcher de se produire: assainissons les faubourgs, supprimons scientifiquement les filles.”²² Qu’entendre par cette expression radicale, saisie au détour d’un article où l’écrivain prend la défense de la moralité *de tout auteur naturaliste qui souhaiterait écrire un roman sur la prostitution*, une situation qui lui est alors familière, et qui lui donne l’occasion de défendre un sujet qui lui tient à cœur, la liberté d’expression? Il semble bien que Zola esquisse ici une condamnation de la prostitution, symptôme de l’Empire, qu’il a pu un temps espérer voir assainie avec l’avènement de la République. Mais il n’entre en rien dans le problème de la réglementation et du statut d’exception des filles soumises et parle alors de la prostitution en général.

Les romanciers français, parmi lesquels Zola, restent dans l’ensemble assez frileux sur le sujet et si, de manière novatrice, ils se permettent très tôt de représenter la prostitution officielle, ils ne la remettent guère en cause que ce soit dans la presse ou dans la fiction. Ils diffèrent en ceci de leurs confrères espagnols dans la fiction desquels couve déjà depuis plusieurs années la critique du système réglementariste. Dès 1870, Francisco de Sales Mayo s’appuie sur l’histoire et l’actualité pour retracer, dans son roman *La chula. Historia de muchos*²³ – le terme “*chula*” désigne une jeune femme des quartiers populaires madrilènes un peu dévergondée – l’itinéraire de Casilda, jeune prostituée promise au devenir d’une grande courtisane. Le romancier réfléchit aux causes de la prostitution, et s’élève déjà contre la réglementation par laquelle celle-ci a désormais reçu la protection du législateur. Il dénonce les persécutions des prostituées, mais surtout l’injustice et la discrimination existant désormais entre la fille encartée sur laquelle est jetée l’opprobre et la courtisane protégée par l’opinion.²⁴ Ces critiques font suite aux différentes réformes du règlement de Madrid sur la prostitution en 1865, puis en 1869. En 1880, Matilde Cherner signe sous le pseudonyme masculin de Rafael Luna *Maria Magdalena*, un roman-mémoires d’une fille inscrite dans un bordel.²⁵ La parution de ce roman, annoncé comme naturaliste, qui dénonce cette légalisation de la prostitution acceptée comme un mal nécessaire, passe toutefois sous silence dans la presse: il est en effet tabou pour une femme de prendre la plume pour parler de la prostitution.

En 1884, Eduardo López Bago, qui revendique un “naturalisme radical” en Espagne reprend le flambeau, avec *La prostituta*, qui donne lieu à de violentes prises de position, et dont on pourra sans doute regretter le didactisme affirmé. Dès l’entrée d’Estrella, le personnage principal du récit, dans la maison de tolérance de Mari Pepa, les conditions de contrôle de la syphilis sont pointées du doigt: Estrella succède à la *Pitillera*, une fille emportée par la maladie. Quand les pensionnaires mettent Estrella au courant du fonctionnement de l’établissement, ces dernières s’échangent des anecdotes à propos des visites médicales: sont alors évoqués les arrangements entre les tenancières, l’administration, et les médecins “qui regardent tout ça d’en haut, en accord avec les maîtresses de maison,”²⁶ autant d’accusations qui ont fait bondir la section d’hygiène spéciale de Madrid à la parution de l’œuvre. L’encadrement médical est explicitement remis en cause, l’auteur prenant soin de mettre en italiques les mots “*la higiene*” pour souligner l’injustice et l’hypocrisie

²² Émile Zola, *Œuvres critiques III*, in *Œuvres complètes*, vol. 12 (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1968) 506-07.

²³ Francisco de Sales Mayo, *La chula. Historia de muchos* (Madrid: Oficina tipográfica del hospicio, 1870).

²⁴ De Sales Mayo 32-41.

²⁵ Autour de cet écrivaine espagnole méconnue, nous renvoyons notamment aux travaux de María de los Ángeles Rodríguez Sánchez ainsi qu’à une étude d’Akiko Tsuchiya, “Female Subjectivity and Agency in Matilde Cherner’s *Maria Magdalena*,” in *Marginal Subjects. Gender and Deviance in Fin-de-siècle Spain* (Toronto: University of Toronto Press, 2011) 191-212.

²⁶ Eduardo López Bago consacre une tétralogie à la prostitution: *La prostituta* en est le premier volume: *La prostituta* [1884] (Sevilla: Editorial Renacimiento, 2005) 208. [“que lo miran todo por encima, de acuerdo con las amas”]. La traduction de l’espagnol au français est la mienne.

des visites médicales réservées aux prostituées, alors qu'est éludée la responsabilité des clients qui sont, dans l'univers romanesque lópez baguien, les principaux propagateurs de la maladie.

La dénonciation du statut illégal de la prostituée est un autre angle d'attaque du discours abolitionniste que López Bago reprend à son compte, en faisant s'exclamer à son narrateur porte-parole: "Le lupanar! Saint Jean de Dieu!²⁷ Le Gouvernement civil! Trois lieux où la femme n'est que la femelle, où elle se sent exclue de la race humaine [...]"²⁸ Ce romancier dénonce clairement un asservissement cautionné, légitimé par l'État. Tandis que les prostituées sont considérées "dans les lois comme esclaves de l'hygiène,"²⁹ la tenancière est stigmatisée en tant que "maîtresse de maison qui l'exploite, avec l'autorisation de l'État."³⁰ L'hypocrisie de l'administration est mise au jour: le souteneur Arístides, qui, dans le premier tome, ouvre de nombreuses maisons closes pour le compte d'un marquis, fait fortune à la mort de ce dernier et devient député des Cortes au début du tome deux, pour finir gouverneur de Madrid en fin de volume. Son discours à sa nomination est révélateur du double jeu mené par les autorités et que se plaît à dénoncer l'auteur sous le couvert de l'ironie: "le jeu et l'immoralité seront l'objet de mesures draconiennes visant à régler ce qui malheureusement ne peut se supprimer, en ce qui concerne l'hygiène publique, et à faire cesser totalement ce qui vient troubler la paix des familles honnêtes."³¹

L'auteur s'attaque ici à l'administration et plus précisément au gouverneur de province en visant à la fois celui qui a voulu censurer le premier tome à sa parution pour protéger "la paix des familles honnêtes," et celui qui, à l'image d'Arístides, est chargé de surveiller la prostitution officielle et de chaperonner le système sous couvert de la morale. La réglementation permet une exploitation économique en règle de la main d'œuvre féminine: Arístides crée une quarantaine de maisons de toutes sortes au sein de la capitale madrilène et devient le gestionnaire d'une véritable entreprise aux multiples filiales. La traite des blanches s'organise; Arístides fait revivre la figure de "l'antique marchand d'esclaves."³² Le romancier poursuivra cette dénonciation virulente dans *Carne importada. Costumbres de Buenos Aires* [Chair importée. Mœurs de Buenos Aires] en 1891, œuvre où il ne dénoncera plus tant la prostitution en elle-même, que l'exploitation humaine dont elle témoigne.

López Bago s'engage ainsi bien davantage sur le plan politique que ses homologues français. S'il est romancier, il est aussi, dans les années 1883-1884, rédacteur à *La Reforma política y militar*, un journal de la gauche républicaine dont le titre met clairement en avant le désir de réformes. La littérature devient pour lui un moyen d'action politique. Le roman se fait militant et la prostitution apparaît comme le symbole de l'oppression sociale. Dans un article du 7 août 1876³³ paru dans *El Parlamento, diario monárquico-liberal*, l'écrivain s'adressait déjà au Gouverneur civil de Madrid pour l'interroger sur les causes des nouvelles interdictions de circulation pesant sur les prostituées au sein de la capitale. L'entrée fracassante de *La prostituta* sur la scène littéraire, le révèle proche des cercles abolitionnistes qui ravivent la polémique en Espagne comme en France dans les années 1880.³⁴ Un engagement bien plus clair dans la dénonciation du réglementarisme se

²⁷ San Juan de Dios est un hôpital madrilène qui était spécialisé dans les maladies vénériennes des prostituées.

²⁸ Dans *La Pálida*, second volume de la tétralogie: Eduardo López Bago, *La Pálida, novela medico-social* [1884] (Madrid: M. Nuñez Samper, 1910) 44. ["El lupanar! San Juan de Dios! El Gobierno civil! Tres sitios en que la mujer es únicamente la hembra, en que se siente excluida de la raza humana"].

²⁹ López Bago, *La prostituta* 125. ["en [las] leyes como esclavas de la higiene"].

³⁰ López Bago, *La Pálida* 45. ["ama de casa que le explota, autorizada también por el Estado"].

³¹ López Bago, *La Pálida* 249. ["El juego y la inmoralidad serán objetos de severísimas medidas que reglamenten lo que desgraciadamente no pueda suprimirse, atendiendo a la higiene pública, y hagan cesar por completo todo aquello que viene turbando la paz de las familias honradas"].

³² López Bago, *La Pálida* 46. ["el antiguo tratante de esclavas"].

³³ Voir Pura Fernández dans sa préface de la réédition de *La prostituta* 81.

³⁴ Nous renvoyons aux recherches récentes de Jean-Louis Guereña, auteur de *La prostitución en la España contemporánea* (Madrid: Marcial Pons, Ediciones de Historia. SA, 2003), et à son chapitre consacré à "La réception de la croisade abolitionniste de Joséphine Butler," dans *Les Espagnols et le sexe, XIXe-XXe siècles* (Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2013).

dessine ainsi chez différents romanciers espagnols, alors que les romanciers naturalistes français semblent se refuser à entrer dans le débat.

En France, le discours littéraire se fait conservateur et bourgeois et s'écarte sur ce point des discours novateurs de l'époque sur le statut de la femme. Ces récits sur la prostituée accompagnent pourtant, que leurs auteurs le veuillent ou non, les débuts du féminisme tout à la fin du siècle, et témoignent à la fois des angoisses masculines conservatrices et de réflexions plus ou moins conscientes et revendiquées sur l'assujettissement féminin, en particulier chez Edmond de Goncourt. Les romanciers se gardent bien d'entrer dans ce débat entre réglemmentarisme et abolitionnisme. René-Pierre Colin souligne que parmi les écrivains naturalistes, seul "Bonnetain recommande avec chaleur l'ouvrage d'Yves Guyot [sur la prostitution et la remise en cause du réglemmentarisme] dans le journal de Léon Richer, *Le Droit des femmes*."³⁵ Face à la modernité de certains arguments de l'abolitionnisme, la fiction se fait conservatrice et bourgeoise. Le discours sur la sexualité qu'offre implicitement le traitement littéraire de la prostitution ne fait pas l'objet d'une remise en cause franche et claire, mais bien plutôt d'une légitimation de l'ordre social. Comme on le constate chez Maupassant, la maison close est avant tout un gage de l'harmonie sociale, avant d'être un lieu d'asservissement à abolir.

La prostituée des trottoirs, la racoleuse "libre" et clandestine fait donc son entrée sur la scène romanesque, parallèlement à l'explosion des chiffres de la prostitution clandestine, sans toutefois donner clairement lieu à une condamnation de l'État et des services de la police qui seraient incapables de l'endiguer. Le violent débat sur la réglementation ne transparait guère chez les écrivains français où la violence des discours politiques et sociaux entourant la prostitution ne rencontre alors que peu d'échos. Si l'école, la prison dans *La Fille Élisa*, ou encore le monde du prolétariat dans *Germinal*, peuvent faire l'objet d'un discours réformateur dans la fiction réaliste et naturaliste, la prostitution relève quant à elle souvent davantage d'une réflexion générale sur l'oppression sociale exercée sur les individus.

Une dizaine d'années après la parution des premiers romans de filles, tout à la fin des années 1880, Lucien Descaves établira ainsi dans son roman *Sous-offs*,³⁶ un parallèle entre l'univers de la caserne militaire et celui du bordel:

Deux prostitutions se partageaient le soldat, régulièrement, sans relâche. La Maison se couchait quand s'éveillait le Quartier; l'alternance des services était combinée à souhait pour l'hygiène et la récréation du serviteur de l'irréfragable Patrie. Une édilité complaisante avait même encouragé le voisinage des deux collèges, les jugeant incomplets l'un sans l'autre, les rapprochant, rêvant d'une contiguïté d'édifices plus parfaite, comme si l'annexe et le corps principal n'étaient pas suffisamment reliés par un pont de corvées communes, de végétation fraternelle, d'imbécillité harmonique.³⁷

Fille et soldat – frère et sœur, nés de la même prostitution... Qu'une marche de 40 kilomètres assomme l'un, ou que d'incessantes copulations épuisent l'autre, la corvée est la même, et tout semblable le désœuvrement bovin qui suit ces inutiles déperditions de force... le gros numéro, nous l'avons sur le képi, voilà tout. [...] On broute, on rumine ensemble; on confond avec candeur les amendes et les jours de salle de police, les michés et les bordées en ville, les manies des officiers et celles de Monsieur, une libération par anticipation, et une délivrance par surprise, les gants et la solde, la bouteille de champagne et la ration de vin supplémentaire, la vie en caserne et la vie en maison... tous les efforts tendent à jeter bas la mince cloison

³⁵ Voir "Misère sexuelle," in René-Pierre Colin, *Zola. Renégats et alliés. La République naturaliste* (Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1988) 178-226, 192.

³⁶ Lucien Descaves, *Sous-offs: roman militaire* [1889] (Paris : Albin Michel, 1926).

³⁷ Descaves 82.

qui sépare les deux bâtiments, à ne plus faire qu'un seul métier, une même corvée, sous la tolérance universelle des Grands Patrons!³⁸

Fille et soldat relèvent alors de la même "chair inactive,"³⁹ de la "même lassitude, [de la] même vacuité cérébrale."⁴⁰ Descaves, écrivain naturaliste, mais aussi et surtout ici, romancier libertaire, joue aussi bien du parallèle explicite entre la caserne et le bordel, que de celui plus implicite et plus subversif encore du couvent où "frère et sœur" se retrouvent bénis "sous la tolérance universelle des Grands Patrons," qui peuvent désigner aussi bien les dirigeants de l'État que les saints patrons de l'Église. À l'image de la caserne militaire, la maison de prostitution s'inscrit dans une logique d'enfermement et d'aliénation que Michel Foucault a bien mise en évidence dès les années 1970. C'est une telle logique que certains romanciers de la prostitution font déjà ressortir à travers leurs œuvres romanesques en associant les différents univers de la prison et de la maison close – c'est le cas dans *La Fille Élisa* – et en les mettant en relation avec celui des couvents,⁴¹ de l'hôpital, de l'asile, des centres de réformation, ou encore des casernes militaires. À travers la représentation de ces structures collectives visant à contrôler les corps des uns et des autres – celui du soldat, de la jeune fille, de la jeune femme, ou du fou – c'est, de manière plus générale, sur la liberté de l'individu que porte la réflexion.

Ce n'est donc pas vers le monde politique que le roman de fille dirige sa contestation. En se focalisant sur la marge sociale, il questionne des normes relevant avant tout de la morale et de l'esthétique et devient un haut lieu de revendications plus littéraires que politiques, tout au moins en France. Le roman de fille confirme le plus souvent l'exclusion sociale de la prostituée car la marge doit demeurer. Sans doute faudrait-il se pencher sur une littérature plus marginale, et bien moins accessible, comme la littérature anarchiste, pour rencontrer une perspective différente, réclamant la libération de la femme, l'égalité des sexes, et jusqu'à l'intégration sociale de la prostituée.⁴² Ces différents récits de la prostituée des années 1880 permettent ainsi de mesurer la modernité extrême que représentent les idées qu'un Octave Mirbeau développera quelque trente ans plus tard dans son essai méconnu intitulé *L'Amour de la femme vénale*.⁴³ Bien que partageant différents préjugés de son époque sur la prostitution, l'auteur reconnaît dans cet ouvrage le courage de la prostituée et la dignité de sa profession: "À sa façon, la prostituée est une ouvrière. [...] Elle travaille de tout son corps. Peu d'ouvriers possèdent une morale digne de ce nom."⁴⁴ Mais surtout, il conclut son ouvrage en appelant de ses vœux "l'acceptation ouverte de la prostitution – en tant que fonction sociale, débarrassée de tout mépris – [qui] ferait disparaître tous ces vices et tous ces personnages choquants."⁴⁵ En demandant, il y a un siècle, la reconnaissance publique de la fonction sociale de ces "ouvrières du sexe," Mirbeau se montre d'une actualité saisissante pour le lecteur du XXI^e siècle.

³⁸ Descaves 85-86.

³⁹ Descaves 20.

⁴⁰ Descaves 104.

⁴¹ Une rapide comparaison entre *La Fille Élisa* et *Sœur Philomène* écrit par les deux frères Goncourt en 1861 le prouve clairement: que le personnage féminin entre au bordel, en prison, ou au couvent, l'on retrouve une même coupure avec la réalité, une même marginalisation, un même écoulement du temps aux occupations ritualisées, une même vie régie par l'habitude et l'ennui, une même déshumanisation organisée et cautionnée par la société, qui passe par un changement d'habit et de nom (ou celui d'un numéro en prison).

⁴² La littérature anarchiste n'a que fort peu été éditée en volume. Les quelques nouvelles anarchistes sur la prostitution rencontrées dans nos recherches datent du début du XX^e siècle: "La haine" (1899) et "Légende de Noël" d'Albert Libertad, "Contes amers. Soir d'ivresse" (1900) d'Augustin Sartoris, "Amour et mère" (1900), anonyme. Ces nouvelles sont réunies dans *Nouvelles anarchistes. La Création littéraire dans la presse militante (1890-1946)*, éd. Vittorio Frigerio (Grenoble: ELLUG, 2012).

⁴³ Les aventures peu ordinaires de cette brochure l'amènent à être redécouverte par les Français en 1992 dans une version bulgare. La paternité du texte est cependant confirmée: Mirbeau l'aurait écrit dans les années 1910.

⁴⁴ Octave Mirbeau, *L'Amour de la femme vénale* [1908-1913?], trad. Alexandre Lévy (Paris: Indigo et Côté-femmes, 1994) 78.

⁴⁵ Mirbeau 82.

Au-delà de la demande de l'abolition de la réglementation, il ne réclame en effet rien moins que l'intégration des prostituées au sein de la société.

Chronologie comparée des mouvements abolitionnistes et des romans de fille: 1876-1881

	Histoire de l'abolitionnisme	Histoire littéraire
1876	<ul style="list-style-type: none"> - parution d'<i>Une voix dans le désert</i> de Joséphine Butler. - pétition d'Albert Caise, intitulée: <i>L'Abolition de la prostitution en France et suppression de la police des mœurs</i>. - novembre 1876: Yves Guyot lance sa première campagne abolitionniste dans <i>Les Droits de l'homme</i>. 	<ul style="list-style-type: none"> - avril 1876: début de la parution de <i>L'Assommoir</i> dans <i>Le Bien Public</i>, fondé par Yves Guyot la même année. - septembre 1876: parution de <i>Marthe, histoire d'une fille</i> de J.-K. Huysmans, à Bruxelles.
1877	<ul style="list-style-type: none"> - janvier 1877: conférence publique de Joséphine Butler à Paris. - mai 1877: mise en prison d'Yves Guyot qui a dénoncé les rafles et arrestations musclées du bureau des mœurs, pour outrage aux agents des mœurs. - affaire Ligeron: mort d'une jeune femme suite à une erreur de la police des mœurs. 	<ul style="list-style-type: none"> - mars 1877: parution de <i>La Fille Élisa</i> d'Edmond de Goncourt.
1878	<ul style="list-style-type: none"> - octobre 1878: Yves Guyot reprend la plume. Début de sa seconde campagne abolitionniste (jusqu'à l'été 1879). 	<ul style="list-style-type: none"> - Zola commence son étude du milieu des filles.
1879	<ul style="list-style-type: none"> - août 1879: Conférence de la fédération pour l'abolition de la prostitution réglementée (F.A.P.R.) à Liège. Butler et Guyot y assistent. - conférences publiques de Guyot à Paris sur le sujet. 	<ul style="list-style-type: none"> - à partir d'octobre 1879: parution de <i>Nana</i> de Zola dans <i>Le Voltaire</i>. - octobre 1879: parution en France de <i>Marthe, histoire d'une fille</i>. - parution en volume de <i>La Fin de Lucie Pellegrin</i> de Paul Alexis. - composition de <i>Boule de suif</i> par Maupassant.
1880		<ul style="list-style-type: none"> - avril 1880: parution de <i>Boule de suif</i> et de <i>L'Affaire du grand 7</i> de Léon Hennique dans <i>Les Soirées de Médan</i>. - octobre 1880: Zola, <i>Le Messager de l'Europe</i>, "De la moralité dans la littérature."
1881		<ul style="list-style-type: none"> - parution de <i>La Maison Tellier</i> de Maupassant. - février 1881: Zola, <i>Le Figaro</i>, "Comment elles [les filles] poussent": réflexion sur les causes de l'entrée en prostitution.